

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

D'ailleurs, ils n'étaient ni gênants ni curieux. Les fournisseurs étaient toujours régulièrement payés et n'en demandaient pas davantage.

M. Grégoire était un homme de quarante ans environ, sobre de paroles et n'ouvrant jamais la bouche au sujet de son maître.

Depuis combien de temps celui-ci était-il le serviteur de celui-là—le maître était-il jeune ou vieux—grand ou petit? On l'ignorait.

Une fois seulement, dans les premiers jours du mois d'avril 1875, deux voisins racontèrent qu'ils avaient bien cru voir l'inconnu de Belleville, mais ils donnèrent sur le mystérieux personnage des renseignements si contradictoires que l'on ne prêta pas grande attention à leurs racontars.

L'un prétendait que l'inconnu était jeune; l'autre assurait qu'il était vieux. Le premier affirmait qu'il était de haute taille, tandis que le second jurait qu'il était petit et cassé.

Ils ne purent jamais se mettre d'accord, et on leur rit au nez.

Le 4 septembre, on apprit avec surprise dans le voisinage que l'inconnu allait faire un long voyage et qu'il se disposait à quitter Belleville, sans pouvoir dire s'il y reviendrait jamais.

C'est M. Grégoire lui-même qui avait fait cette confidence à ses divers fournisseurs, et il avait ajouté que son maître conserverait le pavillon qu'il habitait jusqu'au jour où il serait fixé sur le résultat de l'affaire qui nécessitait son départ.

Le 5 septembre, M. Grégoire rentra de bonne heure au pavillon et prépara le dîner de son maître.

Il apprêta la table, y plaça deux couverts et deux bouteilles d'excellent bordeaux.

Puis il s'assit et attendit.

Une demi-heure s'écoula.

Enfin, un bruit se fit entendre dans le couloir qui longeait la salle à manger; presque aussitôt, un homme parut sur le seuil.

Un homme entre trente et quarante ans; la figure, sans être laide, a des lignes tourmentées, presque déplaisantes à voir; l'œil est profond, fixe, inquisiteur, et la paupière légèrement bridée. Le teint est très brun, presque olivâtre.

Enfin, signe particulier, comme on dit sur les passeports: une main de femme et un pied d'enfant!

—Vous êtes un serviteur exact, dit-il à M. Grégoire avec un sourire de satisfaction, et je ne puis que vous remercier de votre zèle. La voiture est commandée pour dix heures?

—Oui, monsieur. A neuf heures et demie, elle stationnera au bas de la rue de la Duée; j'ai le numéro, que voici.

Et M. Grégoire remit à son maître le bulletin du coupé de remise qu'il avait retenu.

—Tout cela est parfait, approuva l'inconnu... Je vois que la valise est là, avec les couvertures de voyage... Il n'y a donc plus rien qui nous inquiète, et nous pouvons nous mettre à table... Et, comme nous avons la nuit à passer, prenons quelque chose de substantiel, et ne négligeons pas de l'arroser de quelques verres de bordeaux.

Il s'assit en parlant de la sorte et invita du geste M. Grégoire à s'asseoir devant lui.

Tout en mangeant, il continua la conversation.

—Voyez-vous, cher monsieur Grégoire, dit-il, vous ne sauriez croire à quel point je me sens heureux ce soir. Le mystère dont je me suis entouré jusqu'à ce jour n'aura plus bientôt de raison d'être, et je pourrai représenter dans le monde la situation à laquelle me donnent droit et ma fortune et mon éducation.

—Ma foi, je n'en serai pas fâché pour mon compte, dit M. Grégoire, car cette

existence de reclus ne convient guère à mon tempérament.

—Quel âge avez-vous, monsieur Grégoire?

—Près de quarante ans.

—Vous veniez de quitter votre pays quand vous êtes entré à mon service?

Oui, monsieur.

—Vous êtes du Limousin?

—De Limoges même.

—Je me rappelle, en effet, et le nom de Grégoire n'est qu'un nom d'emprunt que vous aviez pris pour ne pas faire rougir vos amis, qui auraient été blessés de vous savoir intentant. Votre véritable nom est Bonnet, n'est-ce pas?

—Précisément, répondit-il. Voyez-vous, ma famille n'a pas toujours été pauvre. Mon père, qui est mort depuis, a été ruiné par un notaire chez qui il avait déposé ses économies et qui a disparu en emportant le plus clair de notre fortune. Il fallait vivre cependant, et alors...

—C'est très bien... Mais j'espère que cela touche à sa fin; bientôt je vous donnerai, chez moi, des appointements que le dernier représentant des Bonnet pourra sans honte avouer à Limoges...

—Ah! comment reconnaitrai-je...

—Bon... ne parlons pas de cela... et fumons un cigare, en attendant l'heure du départ.

L'inconnu fouilla alors la poche de son paletot et, n'y trouvant pas ce qu'il y cherchait, il fit un geste étonné et se frappa le front.

—Pardieu! dit-il, je me rappelle maintenant! J'ai laissé mon porte-cigares sur la cheminée de ma chambre à coucher.

M. Grégoire se leva pour aller chercher le porte-cigares et on l'entendit, un moment, aller et venir, cherchant l'objet demandé.

Alors l'inconnu, tirant un flacon de sa poche, le déboucha avec précaution et en laissa tomber quelques gouttes dans la bouteille qui se trouvait sur la table.

—Voici les cigares! dit M. Grégoire en présentant à son maître l'étui qu'il rapportait.

L'inconnu prit un cigare et l'alluma.

Puis il consulta sa montre.

—Neuf heures et demie! dit-il, il est temps de se préparer; voyons, un dernier verre, monsieur Grégoire, et vous irez porter à la voiture la valise et les couvertures que voici!

M. Grégoire s'approcha de la table et prit le verre que l'inconnu venait de remplir.

—A votre santé et à celle de tous les Bonnet présents et futurs, dit alors ce dernier.

—Monsieur est bien bon, dit Grégoire.

Et, d'un trait, il avala le contenu du verre.

L'inconnu le regardait, souriant et attendant.

Ce ne fut pas long.

M. Grégoire venait de poser son verre sur la table, et il se disposait à aller prendre la valise qu'il devait porter à la voiture, quand tout à coup il s'arrêta, pâle, hébété, et porta ses deux mains à sa poitrine.

—Qu'avez-vous donc! interrogea l'inconnu.

—Là! là! s'écria le malheureux, j'ai ressenti un épouvantable déchirement.

—Prenez donc encore un verre de vin!...

—Non! non! attendez, cela va mieux...

Il n'acheva pas. Il était devenu livide; ses doigts s'accrochaient à la table.

—A boire! de l'eau! je brûle! cria-t-il en ouvrant démesurément les yeux.

L'inconnu ne bougeait pas.

GUILLAUME EST "INNOCENT"

PAR UNE OMBRE DE POILU

Vous vous rappelez que le Kaiser n'a l'usage que d'un bras. Il ne pardonna pas à sa mère, dit-on, la perte de l'autre. Néanmoins, ceux qui ont suivi, avec l'intérêt que doit, sa carrière, savent toute la valeur de parade qu'il a su tirer du bras solide, et même de l'autre. A cheval, les rênes dans la main sans force, on ne pouvait soupçonner qu'il n'était que la moitié d'un homme.

Le fait reste que l'Empereur d'Allemagne n'a pas pu jouer au vrai soldat dans la Grande Guerre. Un regret lui en est venu depuis. Aussi désira-t-il consacrer le repos, que la paix lui a donné, à faire œuvre mâle entre toutes. Retiré en son "fromage de Hollande," bien sûr que ces braves gens ne le livreraient pas aux cruels Alliés, il a scié et haché des arbres.

Son âme militaire, enfin toute éveillée, se révélait comme jamais, malgré un passé si versatile, par un petit truc de son invention. Les soirs, dans le secret du foyer domestique, il marquait la liste des arbres robustes qui seraient demain victimes de sa féroce activité. Cette liste, vous n'eussiez pu en deviner le vrai sens, elle ne portait que des noms propres, noms de haine pour un cœur si allemand. Clemenceau, Wilson, Haig, Joffre, Verdun... Tous ses bonhommes et bonnes villes, et mille autres que le Kaiser avait appris à mieux connaître pendant quatre années de guerre, c'étaient ses arbres à lui. Et, de quelle joie, au petit jour, il leur jetait sa hache, pour les marquer du sort fatal dont ils devaient mourir.

Hélas! même une guerre a sa fin. Sans que l'âme impériale ne se sentit portée à aucun armistice, les victimes vinrent à manquer. Un vide, pareil à celui des plaines françaises, autour du Royal travailleur, menaçait de condamner à une pernicieuse paresse cette vaillance, si lente à venir, mais d'autant plus infatigable aujourd'hui, et qui cherche encore à frapper, quand tout un monde anéanti implore la paix presque sans conditions.

Alors, ses amis, les fidèles de l'exil, pensèrent qu'une heure d'arrêt serait pire à leur auguste maître que ces cinq ans d'horreurs qu'il avait si magnifiquement soutenus sans sourciller. L'œil du "Dieu-de-la-guerre" ne brille plus, si la tâche n'est, devant lui, amassée, débordante, à décourager tout autre homme né de la femme.

Le remède était assez simple en somme. Ils le firent déménager à quelque distance du premier champ d'exploits que l'histoire un jour sera fière de visiter, quand la justice revivra sur la planète.

En tous cas, voici notre héros en de frais enclos de forêts, qui se courbent au vent, secouées, dans leurs fibres intimes, de ce que le Général, l'Amiral, l'Invincible, l'Invaincu, daigne, lui, le Seigneur de toutes les Germanies, dresser parmi elles sa tente modeste.

Les écorces vont voler, et les sèves pleurer! mais, qui faire? La nature doit son tribut au scieur sans merci, elle toujours si facile aux hommes de bonne volonté. Elle connaît sans doute un Empereur démoli quand elle en voit un, et sait ce qu'il lui reste à faire.

Mais, ici commence la tragédie de notre histoire.

Un changement de climat a déterminé chez Guillaume des accès de sueur qui n'auraient mérité considération, si la suite n'en avaient été comme suit:

Il lui fallut changer de linge, quelquefois, au cours des efforts herculéens de cette culbute d'arbres qui l'affrontent en ennemis. Peut-être dut-il amonceler, page sur page du carnet des vengeances posthumes, des noms sans fin, noms de trente nations, noms de toutes les races de la terre; et l'effet en fut-il une de ces transpirations froides qui se contrôlent plus.

LES FÊTES DE LA MI-CARÈME A PARIS

Un de nos confrères parisiens nous envoie le compte rendu suivant sur les fêtes de la Mi-Carême à Paris. Nous sommes heureux de pouvoir en faire part à nos lecteurs:

A midi et demi, avait lieu le rassemblement place d'Italie. Les chars, dont les maquettes avaient été préparées par les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, étaient suffisamment réussis. On y voyait le char du Pélican, des Fétiches, sur lequel trônait le baby anglais, hauteur de nos boulevards, la Chanson française, la Mère Michel, etc. Le cinéma était représenté par une vache étique, que s'acharne à traire un fonctionnaire famélique. Un char de la crise du logement avait beaucoup de succès.

Avec un peu de retard, le cortège est arrivé au Palais de l'Elysée pour la visite de la reine des reines au président de la République. La réception a lieu dans le champagne, le président remet un souvenir à la reine et à ses compagnes.

Et le cortège se dirige vers les boulevards, où un public nombreux stationne depuis longtemps. Aux fenêtres, aux balcons, jusque sur les toits, les curieux s'entassent, depuis la Madeleine jusqu'à la place de la République.

Le cortège s'est arrêté enfin à l'Hôtel de Ville. Son retard est considérable. Il est plus de cinq heures quand Mlle Béclu, au bras de M. Aucoc, syndic du Conseil municipal, pénètre dans le monument municipal.

Au nom de la municipalité, M. Le Corbeiller, président, souhaite la bienvenue à la jeune reine des reines et à ses aimables compagnes, et, après avoir reçu les cadeaux traditionnels, les reines regagnèrent leurs voitures, et le cortège se remit en marche au son des musiques et acclamé par une foule immense massée sur la place.

Des landaus ramènent ensuite les reines à la mairie du XIII^e arrondissement.

Après la légère interruption du dîner, la foule a recommencé à déambuler sur les boulevards, en criant et chantant, jusqu'à une heure tardive de la nuit.

Le "Petit Journal" dit qu'il résulte des renseignements de source allemande, que sur 83 zeppelins qui opérèrent pendant les hostilités, 66 ont été détruits, dont 34 abattus par les alliés.

Peut-être la fierté martiale de se sentir seul contre un monde, finit-elle par fatiguer une cervelle mise à la retraite.

Que sait-on des voies de Dieu avec ces monstres ou génies, qui météorent un jour sur nos têtes, et, nous laissant encore éblouis, s'éclipsent en des pays-bas intangibles?

Un jour, inopinément, le simple fait, simple à en être presque ridicule, de "changer," comme on dit, rappela au prince affairé ces innombrables costumes dont il décorait mille assemblées d'hommes tremblants de sa présence. Il se remémorait les trente-huit fois par jour que, pour fêter quelque Cousin en tournée royale, il s'était livré à dix valets pour un rechange.

Cela le fit sourire...

Le sourire devint parole...

La parole se fit rêve...

Le rêve ralentit, dans le bois joyeux, son bras...

Son bras caressa sur cette poitrine de conquérant cent médailles qu'une humanité flattée y avait accrochées pendant quarante années de bonheur...

Le bonheur de la souvenance envahit les nuits, jadis si paisibles et innocentes, du travailleur las et satisfait...

Satisfait, l'Empereur ne crut plus qu'il était un Empereur pour rire...

Le rire se grava sur la face souveraine de sa Majesté...

Sa Majesté n'en sut rien, mais il lui arrivait cette chose curieuse qu'une obsession entraînait dans sa caboche...

Sa caboche se mit à travailler à rebours; le Kaiser, à présent, de nuit, de jour, change sans cesse de chemise!